

La cinéphilie Quand le temple explose...

Marcel Jean and Helen Faradji

Number 142, June–July 2009

L'amour du cinéma : 24 images a 30 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25055ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. & Faradji, H. (2009). La cinéphilie : quand le temple explose.... *24 images*, (142), 6–11.

QUAND LE TEMPLE EXPLOSE...

par Marcel Jean

APPARUE AU LENDEMAIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, la cinéphilie a été l'un des phénomènes culturels majeurs de la deuxième moitié du XX^e siècle. Antoine de Baecque, dans son passionnant ouvrage intitulé *La cinéphilie, invention d'un regard, histoire d'une culture, 1944-1968* (Fayard), montre bien comment la cinéphilie, dans sa plus stricte acception, a été l'affaire d'une génération : celle qui a placé tout en haut de la hiérarchie des grands cinéastes les noms de Chaplin, de Welles, de Renoir, de Rossellini, de Hitchcock, de Hawks, mais aussi d'Eisenstein et de Bresson, de Godard et de Dreyer, de Bergman et d'Antonioni.

Cette cinéphilie, expression d'un amour immodéré pour un cinéma qu'il fallait encore découvrir, qu'il fallait débusquer, un cinéma dont on pouvait encore dévoiler les charmes patiemment, en toute innocence, est disparue à la fin des années 1960, lorsque avec le Nouvel Hollywood le cinéma d'auteur est devenu un genre, lorsque la montée du discours politique est venue interférer dans la belle histoire d'amour cinéphilique, lorsque la première cohorte de la modernité a laissé place aux lendemains qui déchantent et que les figures de l'errance, de la dissolution du réel et de la perte d'identité ont préparé le terrain pour celle de la mort

du cinéma, idée si populaire autour de 1980. Rappelons-nous le Wenders de *L'état des choses*, l'Antonioni d'*Identification d'une femme*, le Fellini d'*Et vogue le navire...* et de *Ginger & Fred*.

Lorsqu'on a commencé à morceler les palaces, au cours de la décennie 1970, c'est un peu le temple du cinéma qu'on a démonté. Il s'agissait là des premiers coups de boutoir assésés à la dimension cérémonielle du cinéma, à l'art cinématographique comme spectacle ritualisé. L'arrivée des premiers multiplexes, c'est d'une certaine façon le Vatican II du cinéma, c'est-à-dire une forme de démocratisation qui a forcément eu un impact sur le sacré. La télévision, puis la vidéo, ont fait le reste...

L'amour du cinéma n'est bien entendu pas disparu. Mais le cinéma a changé. D'abord sous la pression d'un double mouvement qu'on pourrait résumer ainsi : d'un côté il est de plus en plus difficile de voir des films en salles (la *blockbusterisation* a considérablement diminué l'offre) tandis que, de l'autre, les films sont de plus en plus accessibles (si on ne se formalise pas du support ou des conditions de visionnage). Avec le résultat qu'on retrouve de plus en plus d'amoureux du cinéma qui ne vont pratiquement pas au cinéma, si on s'en tient à une conception du cinéma délimitée par la projection en salle. C'est donc d'abord cette forme de représentation qui est menacée. On a détruit les lieux de culte alors que se multiplient les « autels particuliers ». C'est ce qu'on appelle le cinéma maison.

Alors qu'il y a trente ans, les étudiants se pointaient à l'université sans avoir vu *Citizen Kane* mais en ayant lu des dizaines de pages analysant le film (le désir attisant la curiosité), ils sont aujourd'hui plus nombreux à débarquer dans les salles de classe en ayant déjà vu un certain nombre de classiques, mais en ne sachant généralement pas ce que les grands critiques ont écrit sur le sujet. D'ailleurs, tous les professionnels vous le diront : les livres portant sur le cinéma ne se vendent pratiquement plus et les revues sont en crise.

Internet Movie DataBase (IMDB) a remplacé les *Cahiers du cinéma* et *Sight and Sound* comme référence suprême. Ce n'est pas la polémique entre Sartre et Bazin à propos du film de Welles qui excite l'intérêt, mais plutôt le fait que 120 031 internautes ont

PORTRAIT DU CINÉPHILE

Établissant une liste des individus ayant marqué la cinéphilie au Québec, on s'étonne d'y trouver si peu de femmes. Voilà qui confirme presque la boutade d'un de nos collaborateurs dont nous taisons généreusement le nom et qui soutient que « la cinéphilie est une forme de maladie mentale proprement masculine. » Constatant le haut degré d'excentricité de plusieurs cinéphiles, un ex-critique (dont nous conservons aussi l'anonymat) avait émis l'hypothèse que certaines personnes se trouvaient un jour face à un carrefour : d'un côté ils pouvaient devenir cinéphiles, de l'autre *serial killers*. Le visionnage de *Cinemanía*, documentaire sur les « filmaholiques » new-yorkais réalisé en 2002 par Angela Christlieb et Stephen Kijac, n'a en ce sens rien de bien rassurant. On n'a pas spécialement le goût de faire partie du club de ces gens-là, qui voient jusqu'à 2000 films par an, n'ont pas de boulot ni de vie sexuelle, boivent peu et ne mangent pas de fibres (parce qu'ils ne veulent pas être obligés d'aller aux toilettes pendant les films; et je n'invente rien!). Ah! j'oubliais : parmi les cinq cinéphages dégotés par les réalisateurs, il y a une femme. — Marcel Jean



Theodore Alois



Source: Office national du film du Canada

Hungu (2008) de Nicolas Brault

attribué la note moyenne de 8,6 sur 10 à *Citizen Kane*, ce qui le place au 30^e rang des meilleurs films de tous les temps. Les plus vieux diront que le fait que le film soit classé derrière *The Dark Knight*, *Fight Club* et *Memento* montre le peu de sérieux de ces listes, les plus jeunes diront que le fait qu'il soit placé devant *The Lord of the Rings : the Two Towers*, *Se7en*, *American History X* et *WALL-E* est une garantie de qualité. Ce qu'il faut voir dans

le phénomène, c'est quelque chose qui dépasse largement le seul cinéma et qui concerne l'accélération de notre rapport au monde et l'évacuation de la pensée de l'espace public. La critique de cinéma, qui tente d'imposer la pensée au cœur de ce qui n'est pour plusieurs qu'une industrie du divertissement, a donc eu son utilité au moment où cette industrie avait besoin d'acquiescer un peu de légitimité (ce qui correspond précisément à la cinéphilie d'après-guerre), mais elle apparaît aujourd'hui comme une sorte de mouche du coche, un empêchement de vendre en rond, en quelque sorte. À l'ère de l'avidité (le mot est sur toutes les lèvres, même sur celles d'Alain Dubuc fustigeant les démons du capitalisme), la pensée (dépositaire de l'éthique et de la morale) est un facteur de ralentissement et de contre-productivité. Découle de cette logique le fait qu'on entend souvent quelque producteur québécois influent s'indigner de ce que la critique n'appuie pas suffisamment « nos » films. Ainsi, les listes et les notes remplacent la critique. Les trois étoiles et demie qu'accorde la critique de *La Presse* à un film donné comptent davantage que l'argumentation qu'il déploie dans son texte. C'est d'abord ça qu'on retient. La publication hebdomadaire des recettes du week-end devient un indice majeur, un peu comme les cotes boursières : *Dédé à travers les brumes* est en hausse, c'est le temps d'acheter, *Grande ourse : la clé des possibles* décolle modestement, on ne bouge pas. Une telle attitude favorise bien entendu un certain genre de films, plus consensuels, au détriment des expériences véritablement singulières. Le succès, réel, de *Je me souviens* passe presque inaperçu parce que le film n'est sorti que dans 18 salles. On célèbre aujourd'hui davantage la rencontre des individus autour d'une référence culturelle commune (prenons l'exemple du très surfait *Slumdog Millionaire*) que le plaisir de découvrir un nouvel auteur, un nouveau regard.

S'il demeure encore une cinéphilie qui puisse se dire héritière de la première – cinéphilie qui passe par la fréquentation assidue des cinémathèques et des festivals –, celle-ci est aujourd'hui marginalisée par rapport à une foule d'autres manifestations de l'amour du cinéma. Ce sont les collections de DVD, la cinéphagie boulimique, les relations passionnelles avec un genre (les *anime* japonais, le fan-

CINÉPHILIE QUÉBÉCOISE

CLAUDE CHAMBERLAN

Il a un peu plus de 20 ans lorsqu'il fonde, en 1971, avec Dimitri Eipides, le Festival international du film 16 mm, ancêtre du FNC. Rocker et coloré, Claude Chamberlan est aussi un cinéphile passionné et un programmeur visionnaire. Tous ceux qui le connaissent ont au moins une anecdote à raconter à son sujet. Voici la mienne. À l'automne 1983, je couvre le FNC pour le journal des étudiants de l'Université de Montréal. Chamberlan m'interpelle et me force à assister, dans la petite salle du Parallèle presque vide, à la projection de presse d'un moyen métrage réalisé par un étudiant américain : *Joe's Bed-Stuy Barbershop : We Cut Heads*. Trois ans plus tard, alors que je couvre le festival de Cannes pour *Le Devoir*, j'impressionne quelques collègues en étant l'un des seuls à savoir qui est Spike Lee, révélation de la Quinzaine des réalisateurs qui présente *She's Gotta Have It*. Tout ça grâce à Chamberlan. Impossible, pour les cinéphiles du début de la décennie 1980, d'oublier ce qu'était alors le Cinéma Parallèle, sorte de *backstore* du café Méliès, qui n'avait à cette époque rien de chic et de branché. C'est là qu'on voyait *India Song* ou *Dialogue de Rome* de Marguerite Duras, ou encore *Toute une nuit* de Chantal Akerman. Chamberlan avait une compagnie de distribution appelée Film Film et distribuait des films de Kenneth Anger et d'autres cinéastes underground. Il incarne «jouissivement» la cinéphilie délinquante. — **M.J.**

JOSEPH-ALBERT LAPOINTE

En 1949, Joseph-Albert Lapointe fonde, avec sa femme Marguerite, la société de distribution J.-A. Lapointe Films. L'entreprise a un caractère familial (leur fille y participera, à un moment donné). Monsieur Lapointe est un homme d'une grande courtoisie, qui alimente les ciné-clubs des collègues classiques. Son catalogue se constitue, d'une part, de films d'intérêt religieux et, d'autre part, de films étrangers de qualité. C'est donc grâce à lui que les jeunes amoureux du cinéma d'alors connaîtront Dreyer, Tati et Bresson. Il est même le distributeur des *Quatre cents coups*, de Truffaut. Mais, surtout, ce couple de missionnaires du cinéma va se consacrer à diffuser au Québec une énorme quantité de grands films japonais signés Kenji Mizoguchi, Yasujiro Ozu, Akira Kurosawa, Masaki Kobayashi ou Kaneto Shindo. Les Lapointe ne feront jamais de réel profit avec leur entreprise, mais ils participeront de manière déterminante au développement de la première génération de cinéphiles québécois. — **M.J.**

CINÉPHILIE QUÉBÉCOISE

ROBERT-CLAUDE BÉRUBÉ

Parmi les nombreux membres du clergé qui ont participé aux débuts de la cinéphilie québécoise, le sulpicien Robert-Claude Bérubé est indéniablement le plus connu, avec Léo Bonneville, directeur historique de *Séquences*. Né en 1929 (donc un peu plus jeune que Michel Brault), décédé en 1991, il avait vu plus de 25 000 longs métrages. Conseiller auprès du ciné-club du Collège André-Grasset à la fin de la décennie 1950, il se fait par la suite connaître par son travail à l'Office des communications sociales. C'est là qu'il crée, en 1967, les célèbres cotes, de 1 à 7, qui sont encore aujourd'hui utilisées dans les téléhoraires. Homme jovial, parfois surprenant (c'était un fan des Monty Python!), il avait une connaissance encyclopédique du cinéma et évaluait les films d'un point de vue résolument catholique. Ce qui ne l'empêchait pas, toutefois, d'épargner Buñuel (il appréciait par contre assez peu Godard). Ceux qui l'ont connu (j'en suis!) vous diront qu'il avait une mémoire exceptionnelle. Même à la fin de sa vie, il pouvait énumérer tous les films ayant abordé un sujet donné, alignant les titres et les réalisateurs avec une facilité déconcertante. — M.J.

tastique asiatique, le court métrage, les films de zombies, etc.) ou un auteur négligé ou au profil excentré (Hayao Miyazaki, Lucio Fulci, etc.). Combien de gens fréquentent assidûment les soirées «happening» *Prends ça court* de Danny Lennon tout en refusant de s'adonner à la cinéphilie classique? Combien de maniaques commandent avec régularité des DVD de mangas japonais, connaissant sur le bout de leurs doigts tous les courants et les auteurs de l'*anime*, vouant parfois un culte à Osamu Tezuka sans avoir même un minimum de notions de l'histoire du cinéma d'animation en Occident? Que fait le public nombreux et enthousiaste de FantAsia le reste de l'année? Qui sont ces cyberspectateurs qui semblent regarder des centaines de films dans le *screening room* de YouTube et y laissent parfois des commentaires élaborés et éclairés, commentaires qui sont souvent si nombreux qu'on a l'impression de les suivre à la trace? Toutes ces questions sont valables, mais elles appellent une précision : certains cinéphiles classiques, qui continuent de fréquenter la Cinémathèque et les salles obscures, sont aussi des collectionneurs de DVD, des cyberspectateurs et des amateurs de films de genre. Qu'on préfère, dans l'absolu, visionner une copie 35 mm neuve d'un film dans une salle bien tenue est une chose, mais cela ne nous empêche pas d'apprécier un bon transfert DVD ou de se réjouir de la télédiffusion d'un film rare. Qu'on se plaise à voir *Le fantôme de l'opéra* projeté à la bonne vitesse avec accompagnement au piano *live* de Gabriel Thibaudeau est une chose, mais on pourra aussi prendre plaisir à voir les trouvailles de Danny Lennon tout en sirotant une bière dans une atmosphère de bar. Alors que j'écris ces lignes, TFO a programmé *Le soulier de satin* de Manoel de Oliveira (en trois parties, malheureusement). Cela reste une très bonne nouvelle, quand on sait qu'il n'existe dans le monde pas plus de deux ou trois copies complètes de ce film monumental qui dure presque sept heures. En 1978, Jean Eustache accordait un entretien à Serge Toubiana pour le numéro 284 des *Cahiers du cinéma*. Il y disait notamment ceci : «J'ai revu *Le fleuve* à la télé hier, c'était



Le fleuve (1951) de Jean Renoir



L'esprit de la ruche (1973) de Victor Erice

hélas en version française mais, soixante-dix pour cent de la bande-son étant du commentaire, ce n'était pas trop grave. Quand on voit le film en salle, la copie est toute cassée, très difficile à suivre, là c'était une copie-image impeccable. C'est une émotion extraordinaire, aussi forte que *La règle du jeu* et c'est aussi un plaisir, une jouissance... ». L'auteur de *La maman et la putain* relativise ici un vieux débat...

Placé sur YouTube en février dernier par l'ONF, dans un format de qualité, le court métrage d'animation *Hungu* de Nicolas Brault a été visionné plus de 500 000 fois en un peu plus de deux mois. À la sempiternelle question : où est-ce qu'on peut voir vos films? les producteurs de courts métrages ont désormais une réponse satisfaisante. Depuis quelques mois, l'ONF a mis en ligne 700 œuvres de

DANNY LENNON

Quand on parle de cinéophile nouveau genre, le nom de Danny Lennon vient rapidement à l'esprit. Depuis 1999 il anime les soirées *Prends ça court!* Il y présente, dans une atmosphère de *lounge*, des courts métrages vus dans les nombreux festivals qu'il écume (il en visite une quarantaine par année). La foule nombreuse et bigarrée, largement constituée d'habitues, apprécie grandement l'ambiance détendue de ces cabarets cinématographiques. À sa console, au milieu de la salle, Lennon dirige le trafic des cinéastes présents et fait parfois des introductions sommaires : « Bon ben là, on va voir un hostie de bon film ! » Devenu une sorte de promoteur et d'ambassadeur du court métrage québécois, il collabore à la programmation de quantité de festivals. Agent de distribution pour Phi Group, il a accompagné *Next Floor* un peu partout. La qualité de son réseau lui a aussi valu d'être embauché par l'ONF pour promouvoir ses courts métrages d'animation. Davantage qu'une simple vitrine, *Prends ça court!* remet chaque année de généreux prix en argent aux artisans du court métrage québécois, ce qui n'est pas rien. Parlez-en à Karl Lemieux, grand gagnant de 2008! — M.J.

sa collection, des classiques, mais aussi des films récents, de *La bête lumineuse* à *Isabelle au bois dormant*, en passant par *Bacon, le film*. L'initiative a été saluée par la presse et remporte depuis un succès appréciable. Depuis quelques semaines, Criterion offre à son tour une « cinémathèque en ligne » où, pour la modique somme de cinq dollars américains, on peut voir un film parmi la cinquantaine de titres disponibles, qui compte *Sans soleil* de Chris Marker et *L'esprit de la ruche* de Victor Erice. Nous voici donc sur la voie de la dématérialisation. Le Blu-Ray s'implante moins rapidement que prévu, le DVD résistant mieux qu'on l'aurait cru aux assauts du nouveau format. On comprend le consommateur d'être sceptique. Combien de fois devrait-il acheter la trilogie *The Godfather*? L'exemple de la musique, dont l'industrie traverse une crise sans précédent, amène un peu tout le monde à rester sur le qui-vive. Piratage, téléchargement de fichiers, voilà des mots qui n'ont pas la même portée selon qu'on est du côté de l'industrie ou de celui du consommateur. Qui

vole-t-on, au juste, lorsqu'on achète sur eBay une copie introuvable de *Deep End* de Jerzy Skolimowski? Qui mérite l'opprobre, le pirate ou ceux qui nous privent de l'un des plus beaux films de la décennie 1970?

C'est donc au milieu de cette tourmente que l'amour du cinéma se manifeste, d'une manière souvent désordonnée, entre des projections festives dans des salles de circonstance, les plaisirs solitaires du visionnage privé et la raréfaction de la pellicule cinématographique. Rappelons-nous seulement qu'à l'origine le cinéma a été un spectacle forain. Rappelons-nous qu'à l'ère des vues animées les bonimenteurs et autres exploitants avaient une part active dans la création. Rappelons-nous que nous avons appris à aimer le cinéma par l'intermédiaire de la télévision ou de projections 16 mm bruyantes et mouvementées dans les gymnases d'écoles, ou encore de copies doublées et pleines de collures projetées dans des théâtres de province mal entretenus... Pire encore, certains de nous se sont émus en voyant les Charlot dans *Les fous du stade*, Stallone dans *First Blood* ou Guillaume Lemay-Thivierge dans *Le matou*. Personnellement, mon premier souvenir marquant de cinéma demeure *Santo contre la femme vampire*. Ça raconte l'histoire d'un lutteur masqué qui est embauché pour protéger une fille que des vampires veulent kidnapper pour la marier avec Satan. C'est mexicain. Le réalisateur s'appelle Alfonso Corona Blake et n'est pas exactement du niveau de Carlos Reygadas. Cela pour dire qu'on a bien tort de trop s'en faire avec ce que voient les jeunes. Le prochain Bazin a peut-être une affiche d'Hannah Montana dans sa chambre... C'est rarement par Godard ou Bresson que la déesse cinéma nous fait sa première œillade. ■



The Phantom of the Opera [1925] de Rupert Julian